



LA GUERRE AU MILIEU DES POPULATIONS

L'exemple des *Combined action platoons* au Vietnam

AVERTISSEMENT

Les Lettres du Retex – Recherche sont des notes exploratoires destinées à l'information des forces. Elles n'engagent que leurs auteurs.

CE QU'IL FAUT RETENIR

Durant la guerre du Vietnam, le *Combined action program* a consisté à assurer la protection de populations par la fusion de groupes de combat d'infanterie avec des forces locales de protection (*Combined action platoons*).

Au plus fort, en 1969, une centaine de ces CAP ont permis d'assurer la protection d'environ 200 000 habitants et d'éliminer 2500 ennemis.

Aucune CAP n'a jamais été détruite et les risques pour les Marines y servant étaient inférieurs à ceux des unités dans les bases.

L'expérience est néanmoins restée limitée au Vietnam pour des raisons culturelles.

Elle a été reprise à grande échelle en Irak en 2007 et a permis de sécuriser la ville de Bagdad.

La méthode est efficace mais elle est très exigeante et impose des conditions favorables.

Par le Colonel Michel GOYA

Les conflits contre les organisations non-étatiques laissent apparaître deux grands modes opératoires pour les forces régulières : des **opérations de « va-et-vient » à partir de bases** (reconnaitances en force, patrouilles, raids aéroterrestres, etc.) ou **des opérations de présence permanente** au sein de la population (postes en Indochine, GCMA, SAS en Algérie, etc.).

L'expérience américaine des *Combined action platoons* (CAP) durant la guerre du Vietnam est intéressante car elle est une des seules, parmi ces opérations de présence, à avoir fait l'objet d'analyses scientifiques.

Naissance d'une innovation tactique

Dans les conflits au milieu des populations, l'analyse initiale de l'ennemi détermine très souvent l'engagement dans un mode opératoire dont il est ensuite difficile de sortir. En 1964, lorsqu'il prend le commandement des forces américaines au Vietnam, le **général Westmoreland**, de l'US Army, considère le **Viêt-cong (VC) comme un auxiliaire de l'armée**

nord-vietnamienne (ANV), à la manière des partisans soviétiques combattant en liaison avec l'Armée rouge. **Il engage donc les forces américaines dans la recherche et la destruction de ces bandes armées sans se préoccuper du sort de la population sud-vietnamienne.**

De son côté, le **Corps des Marines**, qui prend en charge en 1965 la zone du 1^{er} corps d'armée sud-vietnamien au Nord du pays et conserve une certaine autonomie d'appréciation, **analyse le Viêt-cong comme un mouvement politique national qu'il faut couper de son soutien local.** Tout en combattant les unités régulières VC-ANV, le général Walt décide donc de s'intéresser aussi à la population et confie des zones de quadrillage à ses bataillons.

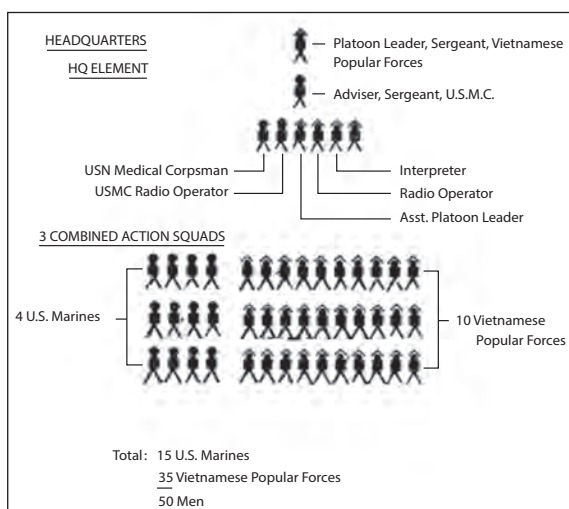
Les innovations militaires sont avant tout le fruit d'une forte incitation et de la possession d'informations pertinentes. **En temps de paix, ce sont principalement les organes de réflexion institutionnels qui disposent de ces deux éléments. En temps de guerre et surtout de guerre d'un nouveau type comme au Vietnam, ce sont les unités qui ont des missions à remplir au contact de l'ennemi qui forment le moteur des évolutions.** L'idée des *Combined action platoons* (CAP) naît ainsi du décalage entre les effectifs des bataillons de Marines déployés sur le terrain et la dimension de leurs zones de responsabilité. Dans la manière américaine, les unités ont alors une certaine latitude pour expérimenter des solutions possibles. Un bataillon crée sa propre force de supplétifs volontaires, un autre entreprend d'entraîner

plus efficacement les forces populaires (FP, milices villageoises sud-vietnamiennes) de son secteur. En s'inspirant surtout des méthodes utilisées par les Marines au Nicaragua de 1925 à 1933, le chef du 3^e bataillon du 4^e régiment **propose de son côté d'injecter un groupe de combat (14 Marines et 1 infirmier de la Navy) dans chaque section des FP de son secteur (15 à 35 hommes au maximum).**

Imprégné de la culture des « *Banana wars* », ces opérations de contre-insurrection du premier tiers du siècle en Amérique centrale, le commandement du Corps donne son accord à cette dernière idée et une première expérience débute en août 1965 dans la province de Phu Lai, près de la base de Danang, avec une section d'infanterie répartie dans quatre sections de FP. **La mission de ces sections mixtes est triple :**

- **contrôler la zone peuplée et interdire son accès au Viêt-cong,**
- **renseigner sur les besoins des populations et sur les activités de l'ennemi,**
- **former les forces populaires de manière à ce qu'elle puisse se passer des Américains.**

Cette première expérience permet de mettre en évidence les difficultés d'une telle « greffe » (langue, adéquation culturelle, décalage de combativité avec les FP) mais aussi les grandes potentialités de l'association des capacités tactiques américaines et de la connaissance du milieu des Vietnamiens.



Organisation d'une CAP.

<http://www.history.army.mil/books/Vietnam/northern/nprovinces-ch2.htm>

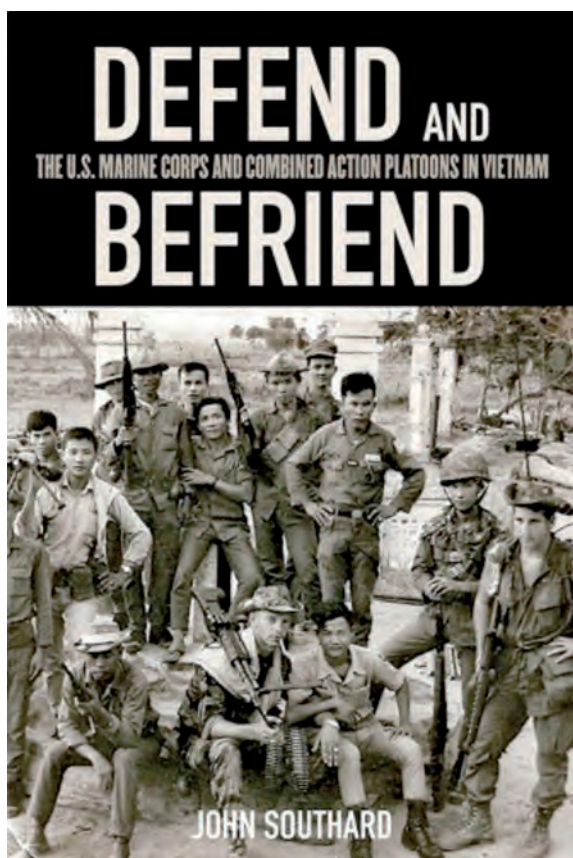
Extension, transformation et blocage

Au début de 1966, le succès de ces premières CAP est tel qu'il est décidé d'en former quatre supplémentaires chaque mois **avec des volontaires américains acceptant de passer au moins six mois dans un village vietnamien, quitte à prolonger leur tour de service au Vietnam.**

Un premier bilan réalisé à la fin de l'année montre que la « zone CAP » est deux fois plus sécurisée que celle où les Américains ne pratiquent que du « *search and destroy* ». Le Viêt-cong n'y recrute pratiquement plus et ne peut plus y percevoir de taxes et

de riz alors que l'administration du gouvernement républicain peut s'y exercer normalement. **Le taux de désertion des FP y est resté pratiquement nul** (contre plus de 15 % dans l'ensemble du Sud-Vietnam) **et pour 6 Marines et 5 FP tués, 266 VC-ANV ont été éliminés.** Il est vrai que les Communistes (entre 30 et 50 000 combattants dans la zone du 1^{er} corps) ont été peu agressifs contre cette expérience, persuadés qu'elle échouerait d'elle-même par la maladresse des Américains.

En réalité ceux-ci sont **très prudents et très progressifs dans leur insertion dans les hameaux.** Après deux semaines de stage dans l'école CAP, les Américains commencent par effectuer de pures opérations de sécurité en périphérie des villages pour apprendre à communiquer avec les FP et connaître le milieu humain, physique et animal (le comportement des buffles par exemple). Ce n'est que dans un deuxième temps que les Américains pénètrent dans un village et y logent au milieu des habitants (en payant un loyer). Leur quotidien est fait de patrouilles-embuscades (la norme est de trois par jour dont deux de nuit), d'instruction mutuelle et de recueil de renseignements.



Une nouvelle évolution survient en octobre 1967 lorsque **les CAP sont retirées du commandement des bataillons pour être intégrées dans une structure centralisée** de compagnies (pour la coordination tactique) et de groupes (par le soutien logistique et la gestion des ressources humaines). L'ensemble est rattaché directement à l'état-major de la III^e *Marine amphibious force*.

Lorsque débute l'offensive communiste du Têt, fin janvier 1968, il existe plus de 80 CAP, fortes de presque 1 800 Américains et de plus de 3 000 Vietnamiens. À ce moment-là, les communistes ont compris la menace que celle-ci pouvait représenter et alors que **les CAP ne protègent que 10 % de la population de la zone du 1^{er} corps, ils concentrent contre elles près de 40 % de leurs attaques.** Bien que leurs pertes soient lourdes (120 Marines tués en cinq mois, soit moins de 1% des pertes américaines de l'année 1968) face à des adversaires très supérieurs en nombre, **les CAP font preuve d'une grande résistance et aucune d'entre elles n'est détruite grâce à la combinaison de la connaissance du milieu et de la rapidité d'intervention des renforts et des appuis feux.** À la fin de la bataille, pour éviter qu'elles ne constituent plus des cibles fixes à l'intérieur des villages, **les CAP deviennent nomades.** Leur vie est un peu plus rude et leur imprégnation dans le milieu humain un peu moins profonde mais elles sont plus offensives et peuvent mieux utiliser la puissance de feu américaine en portant le combat hors des villages.

L'année 1969 est celle de la plus grande activité. **Le nombre de CAP atteint la centaine répartie dans 19 compagnies et quatre groupes avec plus de 2 200 soldats américains et près du double de Vietnamiens.** Chacune d'entre elles effectue dans l'année environ 1 500 patrouilles-embuscades pour, en moyenne, **protéger environ 2 000 habitants et éliminer 24 ennemis, au prix d'un mort américain et d'un mort FP, soit un rapport de pertes identique aux sections composées de seuls Américains et cinq fois supérieur à celui des sections FP composées de seuls Vietnamiens. Un Américain inséré dans une CAP élimine donc deux fois plus d'ennemis (et pour un coût financier au moins trois ou quatre fois inférieur) qu'un Américain agissant au sein d'une unité de combat purement nationale, tout en aidant la population et en instruisant les forces locales.** Durant cette année 1969, les CAP représentent 1% des pertes totales américaines au



cours de l'année 1969 pour environ 2 % des combattants. La protection invisible de la connaissance du milieu physique et du renseignement fourni par la population s'avère ainsi au moins aussi efficace que les murs des bases.

Grâce à cette protection, **les pertes par mines et pièges sont marginales dans les CAP alors qu'elles représentent 30 % des pertes totales américaines.** Grâce à elle encore, **les CAP ont l'initiative des combats dans plus de 70 % des cas**, ce qui suffit généralement à l'emporter, alors que la proportion est inverse avec les opérations de « va-et-vient » depuis les bases, ce que les bataillons américains sont obligés de compenser par une débauche de feux. Les membres des CAP, dont 60 % demandaient une prolongation de mission pour rester dans les villages, sont restés à l'abri de la forte dégradation du moral qui frappa le reste du contingent américain à partir de 1969.

Le CAP décline très rapidement dans l'année 1970, en proportion du retrait militaire terrestre américain. La dernière section est dissoute en mai 1971. Les pertes des CAP ont été de 468 morts américains en cinq ans, soit 0,8 % du total général.

Une innovation contre-intuitive et trop éloignée de la culture militaire américaine

Malgré leur efficacité **les CAP n'ont connu qu'une extension très limitée qui doit surtout à des questions culturelles et organisationnelles.**

Par leur mixité de missions et de composition, **les CAP se sont trouvées à la croisée de trois commandements peu favorables** : le commandement militaire sud-vietnamien qui n'aimait pas voir une partie de ses forces lui échapper, l'ambassadeur américain Komer qui estimait avoir le monopole de tout ce qui relevait de la pacification et le haut-commandement militaire américain au Vietnam qui dénonçait dans les CAP un gaspillage de moyens au détriment des opérations offensives de « recherche et destruction ».

Pour le général Westmoreland, **protéger tous les groupes de villages du pays aurait ainsi nécessité 10 000 CAP.** En réalité, cet effort humain n'était pas insurmontable quantitativement pour un contingent de 550 000 hommes, au plus fort de l'engagement américain. **Il aurait été plus difficile en revanche de maintenir le volontariat et la même qualité pour de tels effectifs.**



CAP à Ramadi-Irak en 2005.

<http://www.2ndmardiv.marines.mil/News/>

Les CAP, à la mission essentiellement préventive menée par des sous-officiers, **souffraient surtout à ses yeux de ne pas montrer de résultats spectaculaires.** Plus profondément, comme le souligne Douglas Blaufarb dans *The counterinsurgency era : US doctrine and performance* : « *Le commandement a été incapable d'admettre la conclusion implicite du succès du CAP qui était que les ressources immenses dont il disposait en équipement et technologie étaient inadaptées à ce type de guerre.* ».

Le renouvellement de l'expérience en Irak

L'idée des CAP est reprise par les Marines lors de leur prise en compte de la province irakienne d'Anbar en avril 2004 avec un résultat d'abord très mitigé tant la situation est alors grave, le ressentiment anti-américain fort et les forces locales peu fiables. L'expérience est cependant relancée, y compris dans l'US Army, lorsque l'armée irakienne commence à avoir une certaine consistance. À la fin de 2005, le 3^e Régiment de cavalerie du colonel McMaster (où l'effort de préparation culturelle et linguistique a été considérable) réussit à reprendre et contrôler la ville de Tall Afar grâce à un maillage de postes mixtes urbains permanents irako-américains. Ce mode d'action prend surtout une ampleur considérable à Bagdad en 2007 grâce à un engagement massif américain (40 000 soldats) et la présence d'alliés locaux fiables comme l'armée régulière irakienne et les milices du *Sahwa*. Ce sont ces centaines de postes de quartier où Américains et Irakiens vivent ensemble pendant des mois qui permettent enfin de sécuriser la capitale de six millions d'habitants.

Il est ainsi apparu que **la méthode des postes et de la fusion avec les forces restait efficace pour contester à l'ennemi le contrôle d'une population**, à condition toutefois de respecter certains principes :

- la connaissance du milieu ne devient un réel avantage que lorsque celui-ci est complexe (milieu forestier, urbain) ;
- la fusion avec des forces locales suppose que celles-ci existent et aient un minimum de fiabilité et de légitimité au sein de la population ;

- la greffe dans un tissu social particulier est plus ou moins facile en fonction de la culture d'accueil de la population, de l'image de la force étrangère par rapport à celle de l'ennemi et de l'effort d'apprentissage effectué ;
- il faut accepter l'idée contre-intuitive que des soldats apparemment vulnérables peuvent être mieux protégés par leur insertion dans le milieu local que dans des bases ;
- il faut accepter d'y consacrer les moyens humains importants si on veut atteindre un seuil critique efficace.

BIBLIOGRAPHIE

Major (USMC) Curtis Williamson *The US Marine Corps Combined action program (CAP): a proposed alternative strategy for the Vietnam war* du www.au.af.mil/au/awc/awcgate/usmc/williamson.pdf

U.S. Army Command and General Staff College, *Combined Action Platoons in the Vietnam War: Unique Counterinsurgency Capability for the Contemporary Operating Environment*, Pennyhill Press, 2014.

Charles W Driest, *Combined Action Platoons: A Possible Role in the Low-Intensity Conflict Environment* Biblioscholar, 2012.

Andrew Krepinevich, *The Army in Vietnam*. Baltimore: Johns Hopkins Press, 1986.

Bing West, *The Village*, Pocket Book, 2003.

Bing West, *The Strongest Tribe: War, Politics, and the Endgame in Iraq*, Random House, 2009.

